

Francis Carsac

# Pour patrie l'espace



éditions de  
**L'ARBRE VENGEUR**

Francis Carsac

# Pour patrie l'espace

Préface de Laurent Genefort

Ils ont fui la terre depuis des siècles et fondé une civilisation de l'espace qui évolue dans l'univers sans jamais se fixer sur une planète : les Stelléens, rebelles devenus pacifistes, n'ont qu'un ennemi, puissant et impitoyable, qui les menace avec de plus en plus d'âpreté.

C'est dans l'une de leurs cités qu'est recueilli le soldat Tinkar, Terrien tombé dans le vide après la panne de son vaisseau : déconsidéré parce que perçu comme un vulgaire « planétaire », étranger à ce monde qui a inventé une singulière démocratie, il comprend néanmoins que ses connaissances pourraient être d'une utilité cruciale pour ses sauveurs. Au contact de cette civilisation et notamment de quelques femmes intrépides, le militaire rigide va peu à peu laisser poindre en lui une humanité qu'il ignorait.

Dans ce roman qui mêle aventures trépidantes, imaginaire flamboyant et réflexion nuancée, Francis Carsac anime un héros déchiré entre aspiration à l'ordre et besoin de liberté : livre d'une époque certes, mais histoire qui résonne encore fortement à nos esprits inquiets.

Un classique de la science-fiction française.

Illustration de couverture : Romain Bernard

[www.arbre-vengeur.fr](http://www.arbre-vengeur.fr)

# L'auteur

**Francis Carsac** (1919-1981), de son vrai nom François Bordes, est une des grandes signatures de la science-fiction française. Après des études de géologie et un long voyage en Asie, il s'impose dans le domaine de la paléontologie en dirigeant un des plus grands centres de recherche sur la préhistoire, pionnier dans l'étude des outils.

Le premier roman qu'il signe Carsac est aussi le premier français à se retrouver au catalogue de la prestigieuse et mythique collection Le Rayon Fantastique, en 1954. Quelques nouvelles et six romans, parmi lesquels *Ceux de nulle part*, *Terre en fuite* et *Ce monde est nôtre* (ce dernier réédité à *L'Arbre vengeur*), lui permirent de rivaliser avec les grands noms américains du space opera comme Hamilton ou Williamson.

*Pour patrie l'espace* est paru en 1962.

Introuvable, l'œuvre de ce précurseur méritait d'échapper à l'oubli. Elle reste une référence pour les amateurs du genre et peut, à juste titre, revendiquer le statut de classique.

« À titre personnel, Carsac affleure toujours un peu à ma mémoire, non pas comme un fossile mais comme un monument. »

— Laurent Genefort

Pour patrie l'espace



FRANCIS CARSAC

**POUR PATRIE  
L'ESPACE**

Préface de Laurent Genefort

**L'ARBRE VENGEUR**

Ouvrage édité avec le soutien de la région Nouvelle-Aquitaine.

© 2020 - Éditions de l'Arbre vengeur  
[www.arbre-vengeur.fr](http://www.arbre-vengeur.fr)

## PRÉFACE

### *Un os lancé dans l'espace*

par Laurent GENEFORT

**P**OUR PATRIE L'ESPACE est le quatrième roman de Francis Carsac, dans une carrière qui en comptera six de son vivant, plus un posthume, ainsi qu'une quinzaine de nouvelles. Il est publié au Rayon Fantastique en 1962, collection dont *Ceux de nulle part*, le premier livre de notre auteur, a d'ailleurs inauguré la production hexagonale en son sein. *Pour patrie, l'espace* paraît sous une couverture qui évoque davantage quelque roman apocalyptique tel *La Guerre des mouches* ou *La Fin du Quaternaire* qu'un space opera.

Carsac est le nom de plume de François Bordes, né en 1919, dont le parcours, scolaire comme personnel, suscite l'admiration. Passionné depuis l'enfance par la préhistoire, il obtient son bac à quinze ans et demi, se bat dans le maquis ; après guerre, un doctorat en sciences naturelles l'amène à devenir chercheur au CNRS, où il fait merveille ; professeur de réputation mondiale, Directeur des Antiquités préhistoriques de Bordeaux, il poursuit des fouilles aux quatre



coins du monde, jusqu'à sa mort en 1981<sup>1</sup>. Que demander de plus ?

Pour Bordes, toutefois, l'application stricte de la science ne suffit pas. Son goût pour la science-fiction remonte à celui pour la science, et le recouvre au moins en partie. Le premier roman de SF dont il se souvient est *La Fin d'Illa* de José Moselli, publié dans la revue *Sciences et Voyages*: un chef-d'œuvre de l'entre-deux-guerres, décrivant le destin d'une cité idéale victime de sa propre hubris. D'autres feuilletonistes galvanisent ce curieux de nature, eux ainsi que toute la production américaine des *pulps* et de leurs successeurs. Mais c'est J.-H. Rosny aîné, évidemment, qui vient à l'esprit tant le « Wells français », l'inventeur du roman préhistorique, colle au parcours de notre auteur. Bordes ne se séparera jamais de son exemplaire de *La Guerre du feu* réédité dans la collection Nelson.

François Bordes demeure l'un des rares scientifiques de haut niveau à goûter la science-fiction en France – on peut compter Jacques Spitz dans ce maigre lot –, même s'il use d'un pseudonyme pour garder une étanchéité avec sa carrière. Car écrire de la SF, c'est le risque, pour un chercheur, de mettre en péril sa légitimité. Dans le même temps, ni Isaac Asimov, ni Arthur Clarke, Hoyle et tant d'autres Anglo-saxons n'ont besoin de recourir à ce stratagème. La recherche reste encore collet monté. Bordes, lui, franchit allègrement les frontières. Il lit tout, fréquente la librairie *La Balance*, véritable quartier général de la SF; s'y retrouvent les piliers de la SF nationale, du moins ceux qui habitent Paris et sa banlieue, mais aussi des membres de l'avant-garde littéraire.

1. Pour approfondir la passionnante biographie de François Bordes, le lecteur peut lire la préface de Natacha Vas-Deyres à l'édition de *Ce monde est nôtre* chez le même éditeur, 2018.

Des lettres de Poul Anderson<sup>2</sup>, qui sont ce qui reste d'une longue correspondance amicale, prouvent que les deux hommes discutaient volontiers de science, comme domaine de connaissance mais aussi comme questionnement social et philosophique. Le souci de scientificité de Carsac n'a pas échappé à Anderson: *« J'ai particulièrement apprécié le soin que vous avez apporté aux soubassements scientifiques, un point sur lequel trop d'auteurs de science fiction d'aujourd'hui se montrent négligents. Si j'avais lu votre roman comme une œuvre américaine, dans Astounding par exemple, j'aurais pu le juger un peu « démodé » à certains égards; mais, après tout, vous écrivez à l'intention d'un public français peu familier des concepts fondamentaux du « Non-Espace » et autres. De bien des façons, je pense que l'approche tout en douceur que vous avez adoptée est préférable, favorisant comme elle le fait le développement des idées et un ton plus intellectuel. »* (lettre du 28 février 1955)

Car, si le rapport de Carsac vis-à-vis de la science-fiction est d'ordre ludique, il n'oublie jamais la rigueur scientifique. Pour être précis, la science elle-même n'est pas l'enjeu de ses récits, et il n'ambitionne pas le prophétisme anticipatif, c'est pourquoi il serait abusif de le rattacher au courant *hard science*, pratiquement inexistant en France. Mais il se contraint à la plus grande vraisemblance possible. Un ami évoque ses *« scrupules de scientifique attribuant sa juste valeur au moindre mot »*;

2. Écrivain américain fier de son ascendance danoise, Poul Anderson (1926-2001) a le statut de classique de la SF d'outre-Atlantique des années 50 à 70. Carsac correspondra également avec L. Sprague de Camp (ingénieur) et Chad Oliver (anthropologue), et probablement d'autres. Les lettres de Poul Anderson ont été recueillies par Jean-Daniel Brèque pour un article à paraître aux éditions du Somnium en 2021. L'auteur de cette préface le remercie chaleureusement.

il [lui] est arrivé de récrire un chapitre entier, pour en adapter la narration aux possibilités de déplacement des héros, à pied, dans un environnement hostile. Et comme je [l']ai chagriné en [lui] signalant [sa] seule erreur sur ce plan, dans un roman de jeunesse où [il]écrivait: "Cyanure, dit-il en s'écroulant". Mais [il] avait surmonté ce regret et, à chacune de nos rencontres, [il] mimait la scène en riant<sup>1</sup>. »

C'est cette même rigueur d'esprit qui le hérisse contre la revue *Planète*, animée par Jacques Bergier et Louis Pauwels au début des années 60, dont les théories insolites et le brouillage du réel l'insupportent; peut-être Bordes était-il aux avant-postes, avec un demi-siècle d'avance, du combat qui s'annonce pour les Lumières dans les décennies à venir...

*Pour patrie l'espace*: sous ce titre, que n'aurait pas renié un Poul Anderson ou un Robert A. Heinlein, se cache un space opera d'aventure martiale: Tinkar, officier de la Garde stellaire au service de l'Empereur, se retrouve naufragé, seul, au milieu des étoiles, au cours d'une mission. Il est recueilli par les Stelléens, jadis refoulés de la Terre et qui tiennent en grande défiance les « limaces », en l'occurrence les colons installés sur les planètes. Tinkar lui-même n'a d'abord que mépris pour le peuple des étoiles, forcément faible puisque vivant dans un régime démocratique, aux antipodes de ce qu'il a toujours connu. Commence, pour lui, un lent désapprentissage de sa vie de soldat fanatisé...

Qu'est-ce que le space opera au moment de l'écriture de *Pour patrie l'espace*, au crépuscule de ce qu'on avait coutume

1. À la mémoire d'un ami, hommage à Francis Carsac, Claude F. Cheinisse, in *Fiction* n° 320, juil. 1981, p. 7.

d'appeler l'Âge d'Or de la science-fiction? À compter de sa publication, il faudra attendre plus de quarante ans avant la découverte de la première exoplanète : autant dire qu'écrire du space opera n'est pas un exercice jugé sérieux.

Né dans les années 20, le genre a atteint sa maturité; cependant, il se pratique essentiellement aux États-Unis, son lieu de naissance. Edmond Hamilton et son *Captain Future*, Jack Williamson ou Ray Cummings poursuivent longtemps sa veine primitive avec leurs légions de l'espace, leurs héros surannés, leurs armes de destruction massive et leurs enjeux cosmiques; le tout sous une plume fruste mais efficace, et un robuste désintéret pour la vraisemblance scientifique. L'espace est alors un territoire de rêves et de cauchemars où les planètes s'entrechoquent, sillonné de vaisseaux spatiaux de dix kilomètres de long à l'aérodynamique aussi discutable qu'inutile, cherchant à percer le mur de cette nouvelle Frontière. Quant au temps, lui aussi se dilate jusqu'à se compter parfois en centaines de milliers d'années. Ces récits, que l'on trouve dans des revues comme *Planet Stories* ou *Thrilling Wonder Stories*, n'ont pas pour ambition de résister au temps; et de fait, ils sont aujourd'hui pour l'immense majorité quasiment illisibles tant ils paraissent désuets. L'important n'est pas là; ce qui les distingue, ce sont les images fantastiques qu'ils dispensent.

S'il fallait définir le space opera, ce serait un très général « récit se déroulant dans l'espace ou sur d'autres planètes ». En fait, « ailleurs et demain » conviendrait à merveille pour déterminer l'espace et le temps où ce type de récit s'exerce. La mauvaise réputation du space opera s'inscrit dans son nom même, référence ironique aux *soap operas*, feuilletons radio sentimentaux sponsorisés par des marques de lessive, ce qui ne l'empêchera pas de traverser toutes les modes. C'est dans les premiers pulps qu'apparaît un nouveau type de récit: des aventures épiques

qui prolongent dans les étoiles le mythe de la conquête de l'Ouest. Le Britannique John Wyndham, auteur des *Coucous de Midwich* et des *Triffides*, qualifiait le genre de « cosmic wild west stuff ». C'est vrai que l'on y trouve alors des vaisseaux spatiaux en guise de chariots, des rayons de la mort à la place des Colt, des extraterrestres belliqueux remplaçant les Indiens, des patrouilleurs de l'espace dans le rôle de shérifs, des planètes figurant les fortins... La figure héroïque y est prépondérante, le destin de l'humanité souvent invoqué. La structure de ces récits puise aux sources les plus populaires de la saga de cape et d'épée, au récit de pirates, au western et même au roman colonial, l'exploration d'une région de la Terre mal connue et peuplée de sauvages transposée sur d'autres planètes. On considère E. E. « Doc » Smith comme le père fondateur avec *La Curée des astres* (*The Skylark of Space*, 1928) qui aurait été écrit en 1919, et où l'on trouve la surenchère dans la démesure qui sera l'une des marques de fabrique du genre. Le charme de cette époque réside dans sa propre naïveté : celle d'un univers où tout est possible, où l'espace se dilate à mesure qu'on l'explore, à l'infini. Cela n'ôte rien à son intérêt. Même dans sa forme la plus populaire, où l'image spectaculaire prime sur l'idée, le space opera traite de la place de l'homme dans l'univers.

Le cycle de la *Fondation* (1942-1950) d'Isaac Asimov le fait définitivement sortir de l'enfance, offrant un thème complexe au détriment de la quincaillerie clinquante des armes et gadgets galactiques. Foin des batailles spatiales, les performances des héros se mesurent désormais à leur Q.I. Mais surtout le space opera se dote d'un véritable discours. Dans les années 50, avec Catherine L. Moore ou A.E. Van Vogt, les intrigues acquièrent une nouvelle complexité (qui peut confiner à la confusion sous la plume de ce dernier). Ces auteurs répondent à la demande d'un public plus exigeant, préférant des histoires plus abouties.

Le space opera acquiert en outre un certain rationalisme. Les technologies miraculeuses ne sont plus invoquées à tout bout de champ. Larry Niven représente bien ces auteurs d'histoires fondées sur de solides extrapolations scientifiques, à travers son cycle des *Légendes de l'Espace Connu*. Clifford Simak, Poul Anderson avec *Marchands interplanétaires (Trader to the Stars, 1964)* ou James Blish ne renoncent pas pour autant à l'appel de l'espace ni au romantisme. Quoi qu'il en soit, le règne des pulps s'achève.

La décennie suivante est celle de la contestation, pour le genre également. Dans la révolution des mœurs qui agite les années 1960, il faut citer un précurseur de poids : Philip José Farmer. Farmer ouvre la porte interdite de la sexualité, et en particulier la sexualité interracial, dans un pays où tout reste à faire en ce domaine. Pour la première fois, un auteur ose mettre en scène les amours entre un humain et une créature extraterrestre... et ce, en 1952 ! Cela ne va pas sans grincements de dents dans le monde puritain et globalement raciste de la SF américaine, d'autant qu'il s'attaque également à la religion. Et voilà toute une génération d'auteurs qui s'ouvre à des thématiques sociales telles que le racisme et la xénophobie, la colonisation, l'expansionnisme, le relativisme culturel... D'abord envahisseur tentaculaire dans le space opera des origines, puis incarnation de divers défauts humains, l'extraterrestre peut enfin vivre sa vie. Jack Vance, Carolyn Cherryh et Piers Anthony se sont fait une spécialité de la peinture des espèces qui peuplent l'univers et de leurs sociétés. Malgré son éloignement apparent de la réalité quotidienne, le space opera n'en est pas moins perméable aux évolutions de la société occidentale ; l'ignorer serait négliger la fonction de parabole de tout récit imaginaire. L'ethnologie extraterrestre de Vance rend tout son lustre baroque à un exotisme teinté de préoccupations écologiques. Des auteurs tels

C. J. Cherryh apportent au genre une dimension psychologique ; les personnages y gagnent en profondeur et en ambiguïté. Les espaces cosmiques s'ouvrent à l'espace intérieur de la psyché humaine. Une autre écrivaine, Ursula Le Guin, donne au space opera ses lettres de noblesse dans les domaines de l'anthropologie et de la sociologie avec les romans de *La Ligue de Tous les Mondes*.

En fan avisé, Carsac a lu tous ces auteurs. *Pour patrie l'espace* s'ancre quant à lui dans les années 50. Au cours de sa correspondance avec Poul Anderson, il évoque son œuvre en gestation. Dans une lettre du 8 mai 1955, l'Américain lui avoue avoir écrit une histoire sur le thème de clans de nomades spatiaux possédant leurs propres traditions, et pleins de mépris vis-à-vis des Planétaires : ce sera *La Route étoilée* (*Star Ways*, 1956). Les cités-vaisseaux abritant les Stelléens de Carsac puisent à un thème en vogue à l'époque, dont l'œuvre la plus notoire est le cycle des *Villes nomades* (1955-1962) de James Blish : des cités volantes arrachées à la Terre grâce à d'énormes machines antigravitiques. Bien plus tard, les vaisseaux géants du cycle de la *Culture* de Iain Banks formeront les ultimes avatars de ce motif. Les vaisseaux-cités stelléens, s'ils sont parfaitement autonomes, ne peuvent prétendre être des arches interstellaires – motif exploré par Brian Aldiss et Harry Harrison –, lesquelles coupent leurs passagers de l'univers extérieur. S'il ne révolutionne pas le thème de la ville nomade, notre auteur lui offre une idée astucieuse, que seul un paléontologue pouvait trouver : une « cité fossile » datée par méthode radioactive. (De même, François Bordes se devine à travers Carsac lorsque, au chapitre 3 de la deuxième partie, nous est offert un tableau vivant de l'évolution, où l'*homo spatialis* recrée, dans une danse, tous ses ancêtres hominidés – spectacle singulier aujourd'hui, où la notion même d'évolution refait débat.)

Carsac met à contribution ses connaissances encyclopédiques pour conférer à son univers une consistance singulière, au sein d'une production hexagonale qui en manque souvent – il n'est pas injurieux de soutenir que cette dernière peine à lutter contre les ténors américains du space opera. On a parfois accusé la SF française de difficultés à faire ressentir les immensités cosmiques. Certains, à l'image de Stefan Wul, s'en tirent avec les honneurs. Carsac maîtrise l'ampleur de son décor, et de petites touches exotiques confèrent à ses mondes une densité impressionnante. Tinkar, son héros, se frotte à des forces – races et civilisations – trop grandes pour lui. Certes, il n'est plus question d'affronter l'ordre universel : il faut un A.E. Van Vogt pour bousculer ces titans, mais cela passe alors par des pouvoirs surhumains, ou, chez d'autres auteurs, par la découverte de technologies inconnues. Carsac est trop cartésien pour cela. Au moment où le space opera gagne en réalisme, il perd un peu de cette possibilité pour l'individu de se connecter au destin du cosmos. L'œuvre de Carsac, en ce sens, symbolise bien ce passage vers un cosmos moins magique. D'ailleurs les dieux, dans *Pour patrie l'espace*, sont absents, et c'est à la conscience humaine de se donner son propre sens. La quête initiatique de Tinkar n'a pas d'autre but.

À propos de Dieu, la société stelléenne se divise entre citoyens spécialisés et pèlerins, bref entre science et religion. Cette opposition structure nombre de romans de SF contemporains de Carsac, où l'idéologie du progrès – pour le défendre ou l'interroger – est encore un enjeu.

Prenons garde, enfin, d'oublier Carsac l'écrivain. *Pour patrie l'espace* est avant tout une œuvre romanesque. D'entrée, le titre joue sur un paradoxe : l'espace, lieu de passage plutôt qu'un territoire, s'accommode mal de la notion de patrie. Puis vient



l'incipit. « *Tinkar tombait entre les étoiles* » sonne comme le début d'une nouvelle d'Arthur C. Clarke. Moderne, *in media res*, choquant par sa violence : un homme qui tombe entre les étoiles est condamné à une mort certaine. Un incipit à l'allure de clause, en somme. Bref, un authentique début d'œuvre classique.

Carsac a ce talent, non pas propre à la science-fiction mais où il s'exprime peut-être le mieux, de créer un univers ou une temporalité en peu de mots. Ainsi, au détour d'une phrase, lorsqu'il évoque une guerre ayant frappé la Terre : « *Les grands ponts intercontinentaux étaient écroulés* ». C'est tout, mais quel spectacle grandiose cela donne à voir ! Carsac est bel et bien écrivain quand, en deux lignes, il traduit le malheur poignant d'un enfant arraché à son père : « *Il revit l'énorme silhouette. Ce n'était que cela, une silhouette, sans aucun détail, sans aucun trait dont il se souvint.* »

Bordes a raconté son goût pour raconter des histoires à ses camarades, ou le fait qu'il travaille le soir, écrivant une dizaine de pages, interrompant fréquemment la rédaction, menant parfois plusieurs livres en même temps. Tout cela n'est pas sans rappeler Stefan Wul, autre géant, qui lui aussi avait un « vrai métier ». *Pour patrie l'espace* a été écrit d'un seul jet en 1956, puis, selon une méthode éprouvée, l'auteur a repris le manuscrit en 1958, pour le terminer deux ans plus tard. Il n'écrit pas à la chaîne, contrairement à ses futurs confrères du Fleuve Noir, où il publiera *La Vermine du Lion* après la disparition du Rayon Fantastique.

Dans une interview pour le fanzine *Lunatique*<sup>1</sup>, il dit : « *J'ai actuellement trois romans en préparation. Le premier en est à*

1. *Lunatique* n° 33, nov. 1967 ; interview réalisée par Jean-Pierre Bouyxou, reproduite dans le second tome de l'intégrale parue aux éd. Claude Lefrancq, 1997, p. 901.

sa dix-septième page, le second à sa vingt-cinq ou trentième. (...) L'un des romans s'intitulera *Le Vent de Cormor*. Cormor est une des cités de *Pour patrie l'espace*, dont ce livre reprend le thème. Mais, cette fois, c'est un des hommes de l'espace qui doit vivre sur une planète. J'aime le western: aussi ai-je fait de cette planète un monde d'éleveurs. Je peux ainsi mêler le western et la SF!»

Le roman ne verra pas le jour. Mais dans la même interview, il s'explique sur son personnage: le roman «est ethnographique. Le personnage principal, au début de l'histoire, est un "bon fasciste". Puis il se trouve lancé dans un monde d'anarchistes, dans lequel il n'a pas de racines. Quant à s'intégrer aux pèlerins, il ne le veut ni le peut. Le problème fut un peu le même pour les nazis de bonne foi».

Le héros aura-t-il sa belle? Carsac connaît à la perfection les codes du genre. Certes, des auteurs américains et anglais ont commencé à les faire craquer, mais beaucoup demeurent encore assez rigides pour avoir force de loi. En matière de mœurs, Carsac est de son temps, ni plus ni moins. Tinkar puise à des mœurs désuètes, et il faut faire, pour le comprendre, ce que tant de critiques et lecteurs rechignent à faire en nos temps drapés dans la morale: *contextualiser*. Non pas pour adhérer à ces conventions – quelle œuvre aurait d'ailleurs le pouvoir de nous les imposer? –, ni même pour mesurer le chemin parcouru, mais pour relativiser nos propres conventions, si belles et si vertueuses nous paraissent-elles. C'est même, je le crois, l'un des apports de la science-fiction, par le décalage qu'il induit: nous amener à penser en dehors de nos référents spatio-temporels; et quand le passé se conjugue au futur, l'effet n'en est souvent que plus fort. Telle est la force d'un roman comme *Pour patrie l'espace*, c'est pourquoi on peut, on doit le relire.

À titre personnel, Carsac affleure toujours un peu à ma mémoire, non pas comme un fossile mais comme un monument. Dans son sillage, ma conception littéraire de la science est qu'elle doit faciliter l'immersion dans la fiction. Je n'ai pas eu la chance de le connaître. Dans une trilogie de space opera récente, je me suis amusé à donner certains noms de vaisseaux à des auteurs, ou des personnages, emblématiques du genre, quitte à en torturer un peu l'orthographe. Au côté du *Joiry* ou du *Merritt*, on trouvera le *Carsak*. À aucun moment je n'ai songé au Peuple des étoiles quand j'ai créé mes navis, les équipages passant toute leur existence dans les vaisseaux dont ils assurent l'entretien; c'est une bonne chose, car c'est par imprégnation que fonctionne la transmission des idées en science-fiction. Carsac, affublé de son légendaire chapeau de cowboy, de sa pipe, mais surtout de son génie, fait partie de la culture de la science-fiction.

Bordes/Carsac avait une devise: «Hier et demain». Ce passage de l'un à l'autre a été magnifiquement mis en scène par ce fémur lancé dans les airs dans le film *2001*, qui se mue, dans un même mouvement de caméra, en vaisseau spatial; deux outils qui font la transition entre l'hominien préhistorique et l'homme moderne, le passé et le futur. Un os lancé dans l'espace, quoi de mieux pour résumer Francis Carsac?

Pour patrie l'espace



Première  
partie



# I

## LA GRANDE CHUTE

**T**INKAR TOMBAIT ENTRE LES ÉTOILES. Partout, autour de lui, au-dessus de lui, sous lui, l'infini, leurs points lumineux brillèrent, impassibles. Il tournoyait en tombant et voyait passer la Voie lactée, comme une zone de feu glacé. L'instant d'un éclair, il entrevoyait le nuage de gaz qui était tout ce qui restait de son astronef. Peu à peu, exécutant les manœuvres apprises à l'école des Cadets, il ralentit son tournoiement, jusqu'au moment où la bande lumineuse de la galaxie sembla seulement basculer, lentement, comme une toupie à bout de course. Alors, il put réfléchir à son sort.

Il était seul, épouvantablement seul, à des milliards de kilomètres de toute vie, humaine ou autre. Son âme était pleine de désespoir, non à cause de la certitude de sa mort, mais de celle d'avoir échoué dans sa mission. Jamais il ne délivrerait son message à l'amiral commandant la 7<sup>e</sup> flotte, sur Fomalhaut IV. Les insurgés triompheraient sans aucun doute, l'Empire était perdu.

L'Empire...

Il ne songeait pas à son sort prochain. Pas encore. La rage de la défaite était en lui, plus amère de ne point résulter d'un combat, mais d'un sabotage. Mourir, peu lui importait. Il avait sacrifié sa vie le jour où il avait prononcé le serment. Elle ne lui appartenait plus, il ne respirait que par la grâce de l'Empereur.



L'urgence de sa mission ne lui avait pas laissé le temps de vérifier les hyperspacioteurs. D'ailleurs, qui eût pensé à la possibilité d'un sabotage, quand l'astronef qu'on lui confiait venait de la flottille de la garde personnelle? Il y avait donc au moins un traître, là aussi. La pourriture gagnait. Et nulle possibilité d'envoyer un message. Les communicateurs hyperspaciaux, que l'on essayait à peine, ne portaient qu'à quinze années-lumière et nécessitaient une telle dépense d'énergie qu'on n'aurait pu les monter que sur les plus gros croiseurs. La 7<sup>e</sup> flotte n'en disposait pas encore, de toute manière. Et nul, parmi les fainéants de « scientifiques », enfermés dans les laboratoires de l'Empire, n'avait été capable d'augmenter leur portée et de diminuer leur poids. Ou n'avait voulu. Pompeux imbéciles, vivant aux crochets de l'État, bons à rien! Incapables même de loyalisme. N'en n'avait-on pas exécuté sept pour trahison, la veille de son départ?

Cette fois, la révolte avait été préparée, longuement mûrie. Rien de ces soulèvements incohérents qu'avaient écrasés les empereurs Ktius IV et Ktius V, et le plus grand de tous, Anthéor III. Secrètement, Tinkar méprisait l'empereur actuel, Ktius VII, homme faible, qui se fût laissé arracher des « réformes » si la Garde stellaire ne s'y était pas opposée.

Tinkar avait été réveillé par la secousse, avant même que le bruit ne lui parvînt. Se ruant à la fenêtre de la caserne il avait vu avec ébahissement la haute colonne de fumée tourbillonnante qui marquait la place où existait, quelques instants plus tôt, l'arsenal de Kileor. Puis, lugubres, les sirènes avaient hurlé. Habillé en un clin d'œil, il s'était trouvé, comme il convenait, au pied de l'échelle de coupée de son astronef, moins de cinq minutes après l'alerte, le carnet à la main, prêt à noter le nom du dernier arrivé. Puis, deux mois de lutte contre un ennemi insaisissable, refusant le combat, frappant par-derrière, et dont

les rares astronefs, chose effrayante, distançaient dans l'espace les croiseurs les plus rapides de la Garde stellaire.

Tinkar avait combattu sur Mars, sur Vénus, sur la Terre, et participé à un raid sur Abel, la troisième planète de Proxima Centauri. Pour le moment, la révolte ne semblait pas s'étendre plus loin dans l'Empire.

Sur Terre, tout ce qui avait été autrefois l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord était déjà aux mains des insurgés. En Asie, de larges zones leur appartenaient. Une moitié de Mars, les deux pôles de Vénus, tous les satellites habitables de Jupiter et de Saturne. Lentement, inexorablement, les forces de la Garde battaient en retraite; Impéria, la capitale, était maintenant menacée. Enfin, à contrecœur, l'Empereur avait dû se résoudre à faire appel à la Grande Flotte extérieure, dont l'escadre la plus rapprochée se trouvait près de Fomalhaut. Un, deux, trois, dix messagers étaient partis. Aucun n'avait sans doute réussi. C'est alors que le grand amiral avait fait appel à Tinkar.

Il avait gagné cinq ans de suite la grande course stellaire, de la Terre à Rigel III et retour, la première fois, chose inouïe, comme cadet. Si quelqu'un passait, ce serait lui. On lui avait remis le message scellé, et le scout le plus rapide de la flotte. Et il était parti, un matin, dans la fumée d'un violent bombardement chimique.

À peine au-dessus de l'atmosphère, il entra dans l'hyperespace. Il était seul à bord du petit navire, mais cela ne le troublait pas. La vie d'un garde stellaire était de toute façon ascétique, presque monacale. Nul ne sembla le poursuivre. Le troisième jour, il fut cependant réveillé par la sonnerie d'alerte. L'écran de l'hyperradar était vide, mais un coup d'œil au tableau de bord le fit pâlir: le second hyperspaciotron était hors de phase. Il fallait émerger d'urgence dans l'espace normal et le

réaccorder. Il s'en sentait parfaitement capable : l'entraînement des officiers de la Garde comprenait la théorie très poussée de l'hyperespace et la pratique des hytrons, comme disaient les cadets. Mais un malheur ne vient jamais seul, et comme, avarie réparée, il se disposait à repartir, écrans baissés, comme le veut le règlement, un astéroïde minuscule faucha son antenne. Il eût pu attendre l'arrivée sur Fomalhaut IV, mais, outre que cela l'eût empêché d'envoyer les signaux de reconnaissance, « un bon officier ne ramène pas son astronef avec une avarie qu'il aurait pu réparer lui-même ». Il mit donc son scaphandre, et sortit sur la coque.

Après... Il y avait eu une première explosion, chimique probablement, assez faible. Il s'était cependant retrouvé dans l'espace, loin de l'astronef. Peu lui eût importé : son pistolet réacteur lui eût facilement permis de revenir. Mais il avait tout de suite compris : procédé standard de destruction après abandon. Une petite bombe placée entre les trois hytrons, support central détruit ou faussé, convergence des axes hyper-spatiaux. Et alors, l'enfer !

Il avait environ dix minutes pour s'éloigner, à plein jet du pistolet réacteur. Cela fut juste suffisant. Son jet, mal réglé, l'avait entraîné, tourbillonnant, jusqu'au moment où la lumière de l'explosion le rejoignit. Trois tonnes de matière essayant d'occuper la même place au même instant ! Déluge de radiations ultra-dures, contre lequel, espérait-il, la distance aussi bien que son scaphandre l'avaient protégé. Cela n'avait d'ailleurs aucune importance, il était condamné à mort.

Et maintenant, il tombait entre les étoiles. Il savait qu'il tombait, mais rien ne lui permettait de mesurer sa vitesse. Le nuage de gaz, encore faiblement lumineux, qui occupait l'emplacement de son astronef, ne pouvait lui être d'aucun secours, puisqu'il s'étendait lui-même à une vitesse inconnue.

Il tombait. Peut-être tomberait-il ainsi à jamais, momie ratinée dans son scaphandre. Plus probablement, attiré par une étoile proche, il finirait volatilisé. De toute façon, il serait mort depuis longtemps, mort sans avoir pu délivrer son message.

Mort. Le mot n'avait pas encore de sens. On meurt de blessure, d'une explosion, d'un rayonnement, d'accident... ou de vieillesse. Il se sentait plein de jeunesse, le corps intact. Et pourtant il allait mourir. Ses chances d'être secouru étaient presque rigoureusement nulles. Pas tout à fait, cependant : dans une circonstance analogue, le capitaine Ramsay avait été recueilli, au bout de seize heures, par une astronef émergeant de l'hyperespace à quelques centaines de mètres de lui. Donc ses chances n'étaient pas nulles, mais si désespérément faibles !

« Je vais mourir », pensa-t-il. L'idée ne l'effrayait pas, elle le fascinait plutôt. Il avait vu tant d'hommes mourir, de tant de manières ! Camarades tombés à côté de lui, sur les ponts des astronefs, ennemis que l'on trouvait, après le débarquement, calcinés ou déchiquetés... Et cette nuit terrible où il avait assisté, comme garde, à l'interrogatoire du physicien traître Alton, dans les souterrains du palais impérial. Il secoua la tête. Cette mort-là, il ne voulait pas s'en souvenir. Il avait longtemps gardé rancune à l'amiral de l'avoir désigné avec trois autres cadets pour monter la garde, comme si l'Empire ne possédait pas assez de sbires ou de bourreaux !

Homme méthodique, rompu aux dangers de l'espace, il fit l'inventaire de ses ressources : air pour vingt-quatre heures, nourriture concentrée, totalement assimilable, pour dix jours, batteries électriques bonnes pour un mois.

« Je mourrai donc d'asphyxie, dit-il à mi-voix. Ou plutôt, quand je verrai que c'est la fin, je couperai le courant, pour être congelé, et ne pas pourrir... ou peut-être je dévisserai le casque ! »

Il secoua négativement la tête. Cela, ce serait un suicide, et le code d'honneur de la Garde ne permettait pas le suicide : un officier lutte jusqu'au-delà de l'espoir.

Par acquit de conscience, il activa sa radio, lança un appel. La portée était faible, et aucune astronave amie n'errait, il en était sûr, dans ce secteur du cosmos. Quant aux ennemis, ils étaient trop peu nombreux pour qu'aucun se trouvât si loin d'une planète.

Rien ne répondit à son appel. Il plaça la commande sur le S.O.S. automatique, puis écouta sur la bande impériale. Rien, rien que le statique habituel, la voix des nébuleuses. Rien que cela, et le sifflement assourdi des valves d'arrivée d'air. Il attendit. Il tournait maintenant très lentement et aurait pu facilement arrêter son mouvement de rotation. Mais cette rotation ne le gênait pas, au contraire, lui permettant de surveiller l'espace.

Il consulta sa montre, et sursauta : il y avait exactement une heure qu'il tombait, une heure seulement. Une heure. Encore vingt-trois fois ce fragment d'éternité, et il serait mort, ou mourant. La respiration qui se fait courte, les oreilles bourdonnantes, la bouche qui s'ouvre en vain, cherchant l'air. Puis la descente dans la nuit. Et après, il l'espérait, le paradis des guerriers, s'il s'en était montré digne.

Tinkar n'était pas métaphysicien. On ne l'était guère, dans la Garde. « Obéis à l'Empereur et à tes chefs, suis les règles, combats bravement, sois fidèle jusqu'à la mort, et tu n'as rien à craindre. » Il avait été tout cela. Mais, en cette heure de vérité, il se sentait effleuré par un doute. La religion du peuple était différente : selon elle, les vertus guerrières ne suffisaient pas, il fallait aussi l'amour du prochain, le refus de tuer. Comment les hommes du peuple conciliaient-ils ce dernier commandement avec leurs révoltes féroces, Tinkar ne l'avait jamais compris.

L'Empire favorisait cette religion de non-violence parmi la plèbe, sinon parmi les gardes. « Tu ne tueras point ! » Et pourtant il se souvenait des policiers crucifiés devant un temple, au début de la révolte. « Tu ne tueras point ! » Il est vrai que dans les livres de cette religion, il y avait aussi : « Qui frappe par l'épée périra par l'épée... »

Contes bons pour les enfants. Comment établir et conserver l'Empire sans tuer ? D'ailleurs, même si la Puissance suprême était bien telle que la décrivaient les prêtres du peuple, elle ne saurait lui en vouloir, à lui Tinkar, d'être ce qu'il était. Comment aurait-il pu faire autrement ? Enlevé par la Garde, pour faire un garde, dès sa naissance, ou presque. Il n'avait de ses parents qu'un très vague souvenir. Il croyait se rappeler que sa mère était blonde, avec de longs cheveux... Son père n'était qu'une vague et énorme silhouette...

Depuis, il avait vécu uniquement avec les autres cadets, puis parmi les gardes, son temps occupé par l'étude, l'entraînement athlétique, les manœuvres, les manœuvres sans fin, sur Terre et dans l'espace, ou sur d'autres planètes, généralement infernales. Comme détentes, les centres d'eugénique, où on leur livrait des filles du peuple, effarées, droguées, soumises et haineuses, à qui il était interdit de parler. Au début, il avait attendu ces vacances avec impatience, comme les autres. Puis peu à peu étaient montés en lui le dégoût, l'impression que, de ces séjours, il sortait aussi dégradé que les filles. Il se souvint de la réflexion de son ami Hékor, la dernière qu'il devait lui entendre proférer : « Jusqu'à quand donc l'Empereur nous ravalera-t-il au rang d'étalon ? »

Il n'avait plus revu Hékor, transféré le jour même aux marches et « mort glorieusement pour l'Empereur », dans quelque banale escarmouche de frontière devant les H'ron, les Tulms, ou autres non-humains.